

Commémoration de tous les fidèles défunts

— 2 novembre 2025 — Saint-Leu (10h) —

Homélie du frère Gilles-Hervé Masson o.p. (11:30)

Sg 3, 1-6.9 / Ps 26 (27) / 1 Co 15, 51-57 / Jn 6, 37-40

Nous connaissons bien — et je pense qu'on peut dire que nous aimons bien — cette séquence du 1er et du 2 novembre. Je parle bien de séquence, vous allez comprendre pourquoi. Il me semble que, pour traverser ces deux jours, il faut choisir la lumière dans laquelle on va les vivre. Alors de deux choses l'une :

Ou bien, c'est le clair-obscur, toujours un peu tenace, du 2 novembre, comme on disait chez moi « le jour des morts » autrefois, ou bien c'est le clair-obscur du 2 novembre qui risque de manger un peu la lumière de la Toussaint, puisque la Toussaint est une fête de résurrection, c'est une fête de communion par-delà le temps, par-delà l'espace, une communion dans le Mystère immense de Dieu.

Ou bien, deuxième option — et au fond c'est celle que nous propose la liturgie —, nous choisissons de vivre ce jour d'aujourd'hui, ce moment, maintenant, la mémoire, la commémoration des fidèles défunts, dans la grande lumière de la Toussaint. De sorte que si nous choisissons cela, c'est-à-dire si nous accueillons la proposition de la liturgie qui est celle de l'Évangile alors, un espace magnifique s'ouvre pour nous. Un espace où peuvent dialoguer de manière heureuse le sentiment, la fête, le souvenir, car il y en a beaucoup aujourd'hui. Tous autant que nous sommes ici, nous pensons à des gens que nous avons connus, peut-être que nous pensons aussi à des gens qui sont sur le point de quitter cette terre, et les liens que nous avons tissés avec eux nous parlent au cœur, nous étreignent le cœur ; il y a tous ceux que nous avons aimés et qui nous ont aimés ; il y a tous ceux et celles qui n'ont pas su nous aimer et que peut-être nous n'avons pas su aimer ; il y a tous ceux et celles qui sont partis et qui nous ont — d'une manière ou d'une autre, le sachant ou ne le sachant pas — qui nous ont fait du mal.

Aujourd'hui, nous pensons à eux et notre sentiment, quel qu'il soit — et Dieu sait que le spectre des sentiments à l'égard des souvenirs de tous ceux et celles qui sont passés dans notre vie, il est large et il est très très nuancé — mais ce sentiment dialogue avec ce que l'on appelle « la foi ». Et ici, nous rencontrons vraiment le cœur de notre foi chrétienne.

Qu'ont dit nos premiers frères, nos premières sœurs ? À quoi se sont-ils confrontés ? À cette étrange réalité qui s'est imposée à eux dans toute sa force : « Celui qui était mort, est vivant ! », Celui qui avait donné sa vie par amour pour nous, s'est relevé dans la puissance de l'amour. Et il n'est pas tout à fait exact de dire qu'il est « revenu à la vie ». Il est entré dans une plénitude de vie qu'il ne nous revient d'ailleurs pas d'imaginer mais dont il nous revient d'accueillir la promesse. Et celui qui est mort et ressuscité, il est aussi Christ, il porte l'onction, il est Messie et il est Fils de Dieu.

Lorsque nous célébrons l'eucharistie et lorsque nous célébrons l'eucharistie pour nos défunts, ce que nous faisons, à chaque fois, c'est ce pèlerinage aux sources de notre foi. C'est un pèlerinage vers le tombeau vide, vers le matin de la Résurrection ; c'est un retour à la source de notre baptême qui nous redit que cette puissance de vie qui est dans le Christ aimant et mourant pour nous, elle est aussi *en* nous.

Et saint Paul a bien compris cela. Vous avez peut-être remarqué que saint Paul ne parle absolument jamais de la résurrection comme d'une réalité vague, générale, anonyme, non ! saint Paul envisage toujours la résurrection comme quelque chose qui concerne tout le monde, tout le monde, pas simplement d'ailleurs à l'intérieur de l'Église, tous ceux qui ouvrent leur cœur à cette

puissance de vie. Mais aussi qui concerne l'intime de chacun et de chacune d'entre nous. Et saint Paul le dit : sa vie, sa condition, il la vit dans cette foi au Christ qui, dit-il : « m'a aimé et s'est livré pour moi ».

Est-ce que Paul a tort de confisquer le Mystère en le ramenant à lui ? Pas du tout ! C'est un don qui est fait à chacun, chacune d'entre nous. Et c'est un don que nous célébrons ensemble, parce que, si chacun et chacune d'entre nous est seul à savoir ce que la résurrection signifie profondément dans sa vie et ce qu'elle change dans sa vie, tous ensemble, tous ensemble, nous portons cette foi. Et tout à l'heure, j'ai dit une chose qui me paraît importante : elle n'est pas livrée à notre imagination. Il faut même s'en garder. Elle est confiée à notre espérance. Elle est confiée à notre espérance, parce que l'espérance ne cherche pas à mettre la main sur les dons qui lui sont faits, sur les promesses qui lui sont faites. L'espérance, au contraire, elle passe toute une vie à s'ouvrir à la promesse et au don, à entrer déjà dans la promesse et dans le don. L'espérance, elle ne se fie qu'à une chose — la seule d'ailleurs qui soit sûre — précisément : « ce Christ qui nous a aimés et qui s'est livré pour nous. »

Vous vous souvenez de ces passages qu'on connaît bien dans l'Évangile. Le moment où Jésus va pour relever Lazare d'entre les morts, et ses deux sœurs qui sont dans la peine qui lui disent : « Si tu avais été là (c'est un reproche) notre frère ne serait pas mort ! » Et finalement, après qu'il a parlé un peu avec les sœurs, notamment avec Marthe : « Ton frère ressuscitera » lui dit-il ; elle dit : « Oui, je sais qu'il ressuscitera, (ça c'est vrai, aux calanques grecques)! » Et plus précisément, Jésus va ramener Marthe vers lui, et va lui affirmer qu'il est bel et bien, lui : « la résurrection et la vie ».

Et vous vous souvenez quand Thomas est interloqué par ce que dit Jésus au chapitre 14 de Jean : « Je m'en vais vous préparer une place, je reviendrai vous prendre avec moi, car là où je vais vous savez le chemin. » Les disciples sont, j'imagine, complètement perdus, et c'est Thomas qui rattrape le Seigneur en disant : « On sait même pas où tu vas, comment voudrais-tu qu'on sache le chemin ! » Et là, Jésus ne s'engage pas dans une explication — il ne s'engage pas dans une explication, il dit simplement : « *Je suis* le chemin, la vérité et la vie. »

Et vous avez entendu comment saint Paul, dans tout le passage qu'on a lu des Corinthiens ce matin, ne fait pas autre chose que de se fier au Christ. Il regarde le Christ, il accueille Christ, il se laisse mener par ce Christ qui l'a retourné et qui l'a fait passer du refus à l'acceptation, et même plus que l'acceptation. Au fond, la vie de Paul, après sa conversion, une fois qu'il a commencé de saisir le Mystère de la résurrection, elle a été traversée par un élan divin, ce qu'on appelle un « enthousiasme », pas un enthousiasme béat, mais une énergie extrêmement profonde.

Une dernière chose que j'ai envie de nous partager ce matin et que je dis très très souvent lorsque je célèbre des obsèques. Je le dis même pratiquement maintenant tout le temps parce que ce n'est pas très présent dans notre tête. Mais c'est notre foi qui nous dit que lorsque nous prions, comme nous le faisons maintenant, pour des défunts, nous ne prions pas pour des gens qui seraient, à un moment ou à un autre, passés de un à zéro, de quelque chose à rien, de l'être au néant.

Nous prions pour des gens qui, comme dirait l'Écriture, sont « dans le sein d'Abraham » ou sont « dans la main de Dieu », ce sont des vivants en Dieu. Et là aussi, il nous ne revient pas du tout de l'imaginer — ce serait une perte de temps — mais nous pouvons être sûrs que la communion que nous tissons ici-bas, elle a un horizon d'éternité. Et lorsque je célèbre la messe, aussi bien pour les funérailles que après, je ne pense jamais à des morts, à des ombres, à des fantômes. Je pense à des êtres qui ont fait un chemin avec Dieu et qui, à un moment donné, ont franchi ce voile que nous franchirons tous un jour, et au-delà duquel tout ce qui était, comme dit saint Paul, perçu à travers ombres et lumières, finalement se révèle en pleine lumière.

Cet amour que nous cherchons à longueur de vie, il nous est donné à un moment de le voir se réaliser en Dieu.

Je ne sais pas si ce que je vous dis vous parle, mais il est très important de se dire que ce n'est pas notre sentiment qui fait ça. Et je dois vous avouer que je n'aime pas tellement entendre tous ces propos (on avait imputé ça, en plus, à un grand spirituel !), vous savez ce texte qui dit : « je suis dans la pièce d'à-côté ». Non ! il n'est pas dans la pièce d'à côté ! T'as qu'à aller voir, il n'y est pas ! il est ailleurs. Il s'agit de tout autre chose qui fait qu'il est tout à fait avec le Seigneur, sans cesser d'être avec nous par le souvenir mais aussi par la foi, dans cette réalité magnifique que nous appelons « la communion des saints »

Alors, vous vous en souviendrez tout à l'heure, lorsque nous prierons notamment le *Notre Père*, nous prierons : « pour tous ceux qui nous ont précédés, marqués du signe de la foi », mais nous prierons aussi avec eux, dans cette immense communion de prière, qu'il ne nous revient pas d'imaginer mais en laquelle nous croyons, et qui est tout aussi bien une immense communion d'amour, une immense communion, osons le mot, de sainteté.

Ce jour nous est donné pour que nous pleurions ceux et celles que nous avons à pleurer — les larmes ne sont pas une mauvaise chose, elles sont aussi une sorte de baptême de nos tristesses, elles nous permettent de les métaboliser —, ce jour nous est surtout donné pour que, à travers les larmes et au-delà d'elles, nous revenions au cœur de notre foi, au plus profond ressort de notre espérance, à savoir : le Christ, la personne du Christ ressuscité, qui est là, présent au milieu de nous, pour nous redire que le Mystère de notre foi, c'est aussi et essentiellement un Mystère de vie sur horizon d'éternité, un Mystère d'amour sur horizon d'éternité aussi.

AMEN